

des dogmes ; le clergé du royaume a subi lui-même fortement l'influence protestante. Dans l'Université d'Athènes, certains professeurs formés en Allemagne ont implanté les conceptions du radicalisme irréligieux et moderniste jusque dans les chaires de théologie. Ce n'est pas de ces esprits que peut venir l'opposition. Ou plutôt leur latitudinarisme, quand il sera mieux connu, inquiétera les membres les meilleurs du clergé anglican, ceux-là même qui, dans l'intercommunion avec l'orthodoxie, cherchent un moyen de mieux combattre en leur propre Eglise les principes protestants.

L'opposition, en 1920, provenait plutôt du haut clergé byzantin et des laïques influents qui protègent le Phanar. Mais, d'autres, à côté d'eux, accueilleraient avec joie une occasion de relever le patriarcat « œcuménique ». Réduit, en effet, aux seules possessions turques, il risque de tomber dans la même insignifiance que celui d'Alexandrie. Surtout l'occasion est bonne, aujourd'hui, d'échapper à l'effroyable cauchemar qui trouble les esprits grecs depuis trois siècles : le péril d'une domination *slavo* à Constantinople et la honte d'un patriarcat *russe* au Phanar.

Venizelos, en s'accordant avec l'anglicanisme, préparait le triomphe hellénique et l'accession de son patriarcat.

Pour gagner du temps et ne rien compromettre, Grecs de Byzance et Grecs du royaume s'entendent alors à prolonger la vacance du siège de Constantinople. — Indéfiniment.

Le métropolitain de Brousse, qui l'administre, porte le titre officiel de *locum tenens*. C'est avec lui que le primat de Cantorbéry négocie.

Le 4 mars 1920, il l'invitait officiellement à prendre part, personnellement ou par un représentant dûment accrédité, à la conférence de Lambeth. « Trois cents membres de la hiérarchie anglicane (1) doivent y prendre part, en juillet prochain, écrit-il. La présence d'un Docteur de votre Eglise ajouterait du poids à nos délibérations. » Le but n'était point caché. « Il faut arriver à rétablir l'unité de tous les hommes dans la foi de l'Evangile, telle qu'elle est exposée par les conciles œcuméniques de l'Eglise indivisée. »

(1) En réalité, deux cent cinquante-deux furent présents.

CHAPITRE IV Cantorbéry et Constantinople de 1918 à 1920 Projet de concile

L'année 1920 n'amena point l'occasion de reprendre les négociations officielles avec des prélats russes. Par contre, elle a rapproché beaucoup les plans anglais et grecs.

Le rêve grec resté toujours la conquête de Constantinople. S'il faut l'acheter par l'intercommunion et par l'unité religieuse avec l'Eglise d'Angleterre, plusieurs théologiens grecs, tout en le regrettant, s'en accommoderont. En 1920, l'opinion publique se laissait entraîner par l'habileté politique de M. Venizelos.

Le grand homme d'Etat voulait unifier le monde grec : il lui léguerait pour capitale la sainte « ville impériale », Constantinople. Ce serait le signe du triomphe hellénique. Il ne se laisserait pas arrêter par un scrupule religieux d'orthodoxie. Tout en s'appuyant sur les loges maçonniques, il s'aiderait aussi de tous les secours chrétiens qui peuvent seconder ses projets. Il avait de longue date le prestige que le nom de Constantinople et de Sainte-Sophie garde, non seulement en Orient, mais parmi tous les chrétiens un peu instruits. Ne rencontrant plus sur son chemin les compétitions slaves des Russes ni celles des Bulgares, il a travaillé de toutes ses habiletés crétoises à faire chasser les Turcs de Constantinople. Il ne proposait pas une simple conquête grecque, qui aurait éveillé les soupçons ou les susceptibilités : il demandait seulement une occupation anglo-grecque.

Une partie du programme était déjà exécutée ; la réalisation de l'autre se préparait. Pour gagner des adhérents, une promesse d'union religieuse ne coûte ni à des incroyants, ni à des esprits déjà gagnés au latitudinarisme. Or, ce n'est un mystère pour personne que, parmi les dirigeants grecs, plusieurs ne s'embarassent guère

L'invitation fut agréée. Le journal officiel du Phanar, l'*Ekklesiastikè Athēna*, annonce l'envoi du métropolite d'Amasée, Mgr Germanos, et d'un professeur de l'Académie ecclésiastique de Halki, P. Comnenos. L'archiprêtre de Manchester, M. Callinicos, était inter-prète. Mgr Germanos, écrivait le *Christian East* (juin 1920), « a la réputation d'être un théologien solide, un homme d'État avisé, un anglophile résolu, une personnalité attrayante. Il est président de la commission instituée à Constantinople pour promouvoir des relations avec les Églises anglicanes (1) ».

Des commissions analogues existent, en vue d'établir l'intercommunion, en Angleterre, en Amérique, en plusieurs autres Églises orthodoxes, et notamment au synode d'Athènes.

Naturellement, les projets se précisaient à mesure que de premiers résultats semblaient acquis.

Le plus hardi, et qui ne semblait plus chimérique, c'était la convocation, aussi prompte que possible, d'un concile œcuménique. On le fixait à 1921.

La réunion se ferait à Sainte-Sophie de Constantinople. Tous les clergés épiscopaliens y seraient invités. On s'adresserait au Saint-Siège, avec une courtoisie toute spéciale. La présidence serait même offerte au pape, comme « patriarche d'Occident et très saint archevêque de la première Rome ». Présidence d'honneur évidemment ! A une condition cependant ; c'est que, reniant tous les conciles postérieurs au second de Nicée (septième œcuménique, 787), il reconût la réunion nouvelle comme huitième concile œcuménique.

Comme ce reniement est évidemment impossible au Saint-Siège, le « concile œcuménique » regretterait cette abstention schismatique du catholicisme romain. En formules adoucies, il inviterait ses fidèles et sa hiérarchie à revenir au plus tôt à l'unité catholique des Églises épiscopaliennes.

Que serait cette unité catholique ? Il est, hélas ! trop aisé de s'en faire une idée. En théorie même, les propagateurs du projet prônent la catholicité d'Églises purement nationales, comme l'Église d'Angleterre, mais fédérées par des liens très lâches d'intercommunion. Qui ne voit combien ce principe du nationalisme religieux s'oppose à la

(1) Mgr Germanos fut remplacé par Mgr Philarétes, métropolite de Démotica.

notion même de catholicité ? Le fidèle catholique sait qu'il doit garder son patriotisme et sa fidélité à la nation ; mais l'Église, comme telle est universaliste, *surnationale* : c'est le sens précis du mot catholique.

Le Nouveau Testament abolit la distinction religieuse que la Loi ancienne établissait d'après la chair et le sang. Dieu ne fait point acception de personnes, il ne distingue point, en son Église, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. L'Église se doit à tous.

L'abus du nationalisme, s'infiltrant pour opposer dans l'Église nation à nation, renverserait la notion même de catholicité. Il a été très justement condamné, en 1872 et 1874, par des synodes de Constantinople, sous le nom de *phylétisme*. « Il n'y a point, à proprement parler, l'Église grecque, ou russe, ou bulgare, disent les canons de ces assemblées orthodoxes, mais il doit y avoir une seule Église du Christ, en Grèce, en Russie, en Bulgarie et par toute la terre. » Par suite, le « schisme bulgare » était solennellement condamné par le Phanar, au grand déplaisir de l'Église russe.

Les formules de Constantinople étaient excellentes, mais nouvelles dans le schisme, et trop manifestement intéressées. La pratique traditionnelle de l'Orient séparé et ses principes, souvent déclarés, paraient en faveur des Bulgares, pour le phylétisme ou nationalisme ecclésiastique. C'est le principe encore auquel font appel la plupart des anglicans, les meilleurs, pour justifier leur théorie des trois branches de la catholicité. Mais rien n'est plus contraire aux conceptions vraiment traditionnelles des Pères et de l'Église indivisée. La catholicité ecclésiastique ne peut sortir de la fédération arbitraire des nationalismes religieux.

En fait, l'expérience montre l'inanité de ces efforts. Tentés en dehors du principe d'unité catholique, institué par Jésus-Christ, ils n'aboutissent ni à l'unité, ni à la catholicité. C'est au collège apostolique que le Sauveur donne mission d'enseigner *toutes* les nations. Mais ce collège apostolique n'a lui-même sa forme et son unité et sa voix que par celui qui a reçu l'ordre de confirmer ses frères, d'être le fondement invincible de l'Église et de paître toutes les brebis du Seigneur, — par Pierre. Ni les Gréco-Slaves n'arrivent à trouver un principe d'unité entre eux, ni les anglicans. Comment l'obtiendraient-ils davantage par une intercommunion inorganique, plus vaste et plus disparate ?

les vieilles communautés fixistes de l'Orient. Un premier résultat se manifeste en Serbie, l'abolition pratique d'une législation canonique, manuellement respectée jusqu'ici par toutes les Églises d'Orient. Si l'ordination pouvait être conférée à des hommes mariés, si de fait tout le clergé séculier se recrutait ainsi, jamais on n'y tolérerait qu'un prêtre se mariât après l'ordination, ou se remariât s'il devenait veuf. Les protestantisants menaient depuis quelques années une très active campagne pour abolir cette restriction séculaire. Leur effort, longtemps infructueux, aboutit en Serbie à une tolérance pratique. L'exemple anglican, pour quiconque admet les ordres des clergymen, servait d'argument facile. Mgr Nicolas Vélimirovitch, le favori serbe des anglicans, a posé la question même théorique, en l'appuyant d'un avis favorable. Si elle est « régularisée » en Yougoslavie, la contagion des secondes noces du clergé passera sans doute ailleurs. Celle de ses divorces, également. La suprême décision canonique fut renvoyée, en 1920, au prochain concile « œcuménique », celui de 1921.

L'exemple anglican amènera aussi, tôt ou tard, la consécration épiscopale d'hommes mariés. De longue date, le clergé séculier jalouse les moines orthodoxes, qui, par tradition canonique, détiennent le monopole de l'épiscopat, étant les seuls qui soient voués au célibat. Ces déchéances disciplinaires, cette protestantisation, cette sécularisation de la hiérarchie et de l'épiscopat, ce n'est point sans doute ce que cherchaient les dirigeants anglicans du mouvement d'intercommunion.

Est-ce à dire que l'ensemble de ce mouvement doive apparaître comme mauvais, ou comme sérieusement inquiétant ? — Oui, si le Saint-Esprit n'assiste pas l'Église et ne dirige pas l'effort des bonnes volontés ; s'il ne les mène pas, à leur insu, vers ses fins divines pour le bien des âmes.

Mais l'homme de foi se rappelle comment Dieu gouverne l'histoire. Il espère, il espère beaucoup. A côté des habitudes protestantes, il remarque dans l'anglicanisme les survivances catholiques : elles tendent à se développer, elles préparent une liaison nouvelle et publique avec la vie de l'Église unique.

CHAPITRE V

Contrastes et divisions parmi les orthodoxes et parmi les Anglicans.

Dans le monde orthodoxe, les nationalismes s'opposent. Slaves et Grecs, Bulgares et Serbes se combattent, même au point de vue religieux. Les Russes proscrits sentent une exaspération furieuse contre les Hellènes, qui se plaisent à faire sentir leurs rancœurs de « protégés » à d'anciens « protecteurs », nagnéré gênants. Il est difficile que, dans leur futur concile de Constantinople, s'ils arrivent à le réunir, les anglicans puissent s'accorder avec toutes les parties de l'Orient orthodoxe. S'ils s'entendent avec les Grecs, ils se brouilleront avec les Russes, et réciproquement.

Les plus enthousiastes de l'unité projetée, c'étaient, en 1920, les Grecs, surtout ceux du Royaume. Constantinople a envoyé ses délégués à la conférence de Lambeth. L'archevêque orthodoxe d'Athènes était encore, sous le régime de Venizelos, ce Metelios Metaxakis qui dépendait naguère de la couronne britannique, comme archevêque de Chypre. Il avait visité personnellement Londres. Aucun radicalisme, aucune « Réforme » ne l'effrayait.

Le secrétaire général du Phanar, l'archimandrite Dionysios, écrivait donc, à propos de l'invitation anglicane : « Cet événement nous inspire la confiance que la réunion religieuse approche. Elle est plus facile avec cette Église (d'Angleterre), en dépit des divergences, qu'avec n'importe quelle autre Église, en dépit des ressemblances. »

Toutefois les anglicans eux-mêmes se combattaient encore, violemment, sur l'attitude à prendre devant l'orthodoxie orientale. Certains veulent fortifier les positions catholiques et antiprotestantes dans leur Église. D'autres espèrent entraîner vers des principes protestants

Évidemment, quand la hiérarchie anglicane, durant l'année 1918-1919, multipliait ses provinces ecclésiastiques, ses diocèses et ses titres épiscopaux, elle n'avait guère l'intention de se rapprocher du siège de Pierre. Pour augmenter sa représentation au concile projeté, elle ajoutait à ses quatre provinces ecclésiastiques de vieille date (Cantorbéry, York, Armagh et Dublin), six autres provinces organisées, avec de nombreux suffragants et auxiliaires : provinces des Indes, d'Afrique du Sud, d'Australasie, de Nouvelle-Zélande et Pacifique, d'Amérique britannique du Nord (Canada), et des Indes Occidentales. Ainsi pourrait-elle montrer à ses visiteurs — grecs, slaves ou arméniens — plus de trois cents Bishops, réunis en congrès et capables d'attirer à eux la majorité dans le futur concile de Constantinople.

Mais ces Bishops sont-ils unis entre eux ? Des polémiques comme celle de Kikuyu (1), permettent d'en douter. De même, les conflits sur les relations futures de l'Église et de l'État (1914-1920), ou sur la situation des baptisés non confirmés et non communicants dans l'administration de l'Église. Les relations avec les non-conformistes restent une autre pierre d'achoppement à l'intérieur de l'anglicanisme.

Enfin l'accord projeté avec l'Orient soulevé, par lui-même, des oppositions très vives. Elles se sont affirmées par plusieurs actes. Le plus notable, en 1920, fut le *Manifeste du Collège Mansfield*. Ce manifeste et ses résolutions « seront un sérieux obstacle devant les Orientaux qui travaillent à la réunion avec l'Église anglicane », écrivait d'Athènes au *Christian East* un correspondant serbe. Ces résolutions veulent, en effet, imposer l'égalité de droits et de devoirs aux ministres des sociétés chrétiennes, soit épiscopaliennes soit non-épiscopaliennes : l'intercommunion serait obligatoire entre tous. Le ministère des pasteurs, que n'aurait ordonnés aucun évêque, devrait

(1) En juin 1913, une réunion de missionnaires anglais eut lieu en Afrique Orientale à Kikuyu. Diverses sectes, notamment celles des Méthodistes et des Adventistes, furent admises à la communion par les Bishops anglicans de l'Ouganda et du Mombaza. Le Bishop de Zanzibar dénonça cette *hérésie* de ses collègues au primat de Cantorbéry. Toute l'Angleterre, tout l'Empire britannique retentit alors du bruit des discussions les plus violentes : la guerre ne les arrêta point. L'affaire de Kikuyu provoquait encore en 1920 d'ardentes controverses.

être regardé comme équivalent au ministère de vrais prêtres ordonnés. Rien ne pourrait être dit de plus fort contre la reconnaissance des ordinations anglicanes.

Or ce document de Mansfield est signé par des personnalités éminentes du monde anglican. Comme on y trouvait même des membres de l'*Anglican and Eastern Association*, les dirigeants s'empressèrent de protester. Réunis le 5 mai 1920 dans la sacristie de l'Église Saint-Mary-le-Bow (Cheapside), ils essayèrent de rassurer les Orientaux. Cette église historique, située au cœur de la Cité, fut mise alors à la disposition du clergé russe, pour qu'il y pût célébrer chaque dimanche la liturgie paléoslave : d'autres la remplaceraient, quand le culte anglican y reprendrait.

Ces démonstrations bienveillantes de la sympathie anglaise suivirent-elles ? Les Orientaux savent dissimuler longtemps leurs méfiances. Ils ne se confient qu'après des observations attentives et de longues réflexions.

Supposons qu'un jour le projet anglican de concile aboutisse. C'est possible. Peut-être troublera-t-il alors quelques âmes mal instruites : plus probablement fournira-t-il un prétexte à plusieurs qui seraient revenues à l'unité de l'Église, et qui penseraient trouver une suppléance dans cette intercommunion composite.

Mais certainement Dieu achemine, par ses voies, vers le terme de la vraie catholicité les chercheurs loyaux. Ainsi Palmer, parti de Londres pour Pétersbourg et Moscou, aboutit à Rome. Après vingt ans d'essais infructueux, il trouvait la sérénité de la foi intégrale dans cette Rome, qu'il avait si longtemps jugée par les seules calomnies de ses ennemis.

Or, parmi les plus actifs ouvriers de l'accord anglo-orthodoxe, se trouvent manifestement des hommes de haute valeur morale et chrétienne. Quel est le dessein de Dieu ? Ne les emploie-t-il pas à dissocier, à dissoudre par leurs contrastes, les préjugés des uns et des autres ? Préjugés antidogmatiques de beaucoup d'anglicans ; préjugés antioccidentalistes de nombreux Orientaux. La légitimité du *Filioque* prend droit de cité en Orient ; la sainteté du culte extérieur s'impose davantage à l'attention des anglicans. La piété envers la très Sainte Vierge, l'invocation des saints, la prière pour les morts, la foi aux sept sacrements, la notion du *sacrifice* eucharistique

progressent en Angleterre, grâce aux contacts des Orientaux. Et l'Orient apprend à corriger certains de ses jugements antihistoriques.

Très significatif et, pour le lecteur catholique, très consolant le nouvel état d'esprit, parmi les dirigeants actuels du mouvement anglo-oriental. L'élément le meilleur est représenté par le groupe qui entoure le secrétaire général, le très dévoué M. Fynes-Clinton. Des laïques zélés y travaillent : tel M. Athelstan Riley, fidèle à deux chères mémoires, celle de Birkbeck, et celle de son fils, tombé héroïquement à Loos, en septembre 1913. Dans le même groupe, plusieurs clergymen fervents s'imposent des règles qu'un catholique ne peut lire sans émotion, et sans espoir.

Laïques et clergymen s'associent, en effet, pour le service de Dieu, dans la *Catholic League* (C. L.). Leurs buts sont ainsi énoncés dans les circulaires imprimées.

Nous voulons : — 1° promouvoir les relations entre catholiques (1) et la réunion de la chrétienté, — 2° convertir le monde à la religion catholique, — 3° sanctifier nos adhérents.

« La Ligue ne se propose donc ni des pratiques particulières ni la diffusion d'une doctrine particulière ; mais elle veut promouvoir par tous les moyens légitimes la renaissance catholique et la conversion du monde à la vraie foi. Son principe est : *Loyauté envers l'Église*. Comme membres de l'Église universelle, nous réclamons donc qu'on se libère enfin des liens et négations du XVII^e siècle. Nous réclamons la liberté d'être loyaux dans la foi et dans la pratique de cette vraie foi, telle qu'elle est enseignée et pratiquée par l'Église catholique.

« Donc *unité* dans tout ce qui est défini de *fidèle* : *liberté* de tenir, comme opinion pieuse, tout ce qui est tenu ou enseigné en quelque partie de l'Église universelle ; en tout, *charité*, vrai lien de la paix et de toute vertu. *Charité* et prière pour les dissidents. Amour surtout pour les enfants de la sainte Église, de tout rite et de tout pays. Amour, s'exprimant dans la vie et le dans travail de la Ligue. Amour, trouvant sa source et sa force dans le Sacré-Cœur de Jésus, auquel la Ligue consacre sa principale dévotion (2).

« Aujourd'hui les projets de fédération protestante (3) constituent un

(1) Partout dans ces documents, le mot *catholique* est pris en sens anglican ; il s'applique donc aux *trois branches* : anglaise, latine et gréco-slave.

(2) Il s'agit bien d'un document anglican. Les pastiches sont faciles à reconnaître. Ne les regrettons pas.

(3) Le lecteur remarquera, avec joie, que le but est bien *l'unité* et non une simple fédération. Comme nous l'avons noté plus haut (chap. II de cette

grave péril. Car ils nient, au moins implicitement, l'autorité divine de la hiérarchie apostolique et les droits divins de l'Église catholique historique. Leur succès renforcerait les attaques protestantes contre la sainte tradition de la foi et contre le christianisme dogmatique. Le seul remède contre ces dangers, c'est la réunion visible de l'épiscopat catholique. Nous prions et nous travaillons pour réaliser sur terre, une fois de plus, l'unité visible du troupeau sous un seul pasteur ; nous luttons pour cette réunion de tous avec le siège apostolique, qui est si nécessaire au maintien de la foi, à la défense de l'autorité ecclésiastique, à la prospérité de la religion du Christ, et à l'expansion du royaume de Dieu sur la terre... Pour revenir à l'intime communion des saints, nous développerons la pratique publique et privée de les invoquer. Nous inviterons tous ceux qui veulent prier chaque jour pour cette réunion, à entrer dans la Ligue catholique du Rosaire vivant de Notre-Dame des Victoires.

« Pour obtenir la conversion du monde à l'Église catholique, nous adopterons, comme oraison jaculatoire de notre apostolat, la prière *Abramiat Regnum tuum*. Nous ne voulons que des membres purifiés de tout préjugé protestant. Nous les préférerons peu nombreux, mais unis dans la prière et l'élan catholique, instruits et pratiquants, éprouvés par une période de probation d'un an.

« La Ligue invite ses membres à différentes associations de sanctification. — 1° Les prêtres s'affilieront à la *Société du Préteur Sang*. — 2° Les personnes libres, à la communauté des *chanoinesses régulières de Notre-Dame-des-Victoires*, afin de servir la sainte Église non par l'action, mais par la prière toute dévouée au service du corps mystique et eucharistique du Christ. Les œuvres principales y sont l'office divin, l'adoration perpétuelle et la supplication. Au lieu de sœurs converses, il y aura des sœurs mineures, avec obligation du petit office, dans le bas-cœur. Les dames peuvent s'associer comme tertiaires de la communauté du Saint-Sépulchre. — 3° Notre Ligue catholique de l'*Apostolat de la prière* comprend trois degrés : offrande quotidienne de toutes ses intentions en union avec le Sacré-Cœur, récitation quotidienne d'une dizaine du rosaire, communion régulière de réparation. Notre trésor spirituel organise la couronne vivante de Notre-Dame, la garde d'honneur du Sacré-Cœur, le trésor du tabernacle pour relever le culte du saint Sacrement.

La Ligue se propose d'instituer une société de laïques, associés par des vœux et spécialement dévoués aux œuvres de la vie industrielle et civile. Enfin un fonds spécial est créé pour la célébration des messes de *Requiem*.

seconde partie, le secrétaire de la *World conference* déclarait aussi qu'une simple « Confédération des Églises ne touche pas à la racine du mal ». Les Orthodoxes, qui souhai-teraient volontiers un compromis, sans trahir trop ouvertement le dogme, peuvent méditer ces très justes remarques protestantes. Ils y trouveront une justification inattendue de l'attitude catholique.

On croit rêver, en lisant ce programme d'une société anglicane. Plus d'un lecteur pensera : ceux-là ne sont pas loin du royaume de Dieu.

La surprise grandit encore devant certains détails. Les membres de l'association « reconnaissent le devoir d'assister à la messe tous les jours d'obligation, de se confesser au moins une fois l'an en vue du devoir pascal, d'observer les jours de jeûne et d'abstinence, de rester à jeun avant la sainte communion. Ils se rappelleront qu'ils doivent demander à l'autorité ecclésiastique les dispenses nécessaires. »

Tout candidat à la Ligue signera une formule de demande, qui sera contresignée par un prêtre (1). S'il est admis, il fera un postulat d'un an pour étudier et approfondir sa connaissance de la foi. Après un an, s'il est définitivement agréé, il recevra l'insigne : une croix et une crosse entrecroisées dans un petit carré, la croix symbolisant l'autorité de l'Église et sa discipline légale et pénitentielle, la crosse rappelant la houlette du Bon Pasteur et son amour manifesté par l'enseignement et les sacrements de l'Église. Cet insigne sera suspendu dans les solennités à un ruban bleu et or, en l'honneur de Notre-Dame et de saint Joseph.

« Les fêtes de la Ligue sont : le samedi après la fête du Sacré-Cœur, la solennité de Notre-Dame-des-Victoires le 7 octobre, les fêtes de saint Joseph et de saint Nicolas. Ce sont nos protecteurs pour le triomphe de la vraie foi et pour la réunion. Le premier vendredi du mois sera spécialement consacré au Sacré Cœur; les prêtres sont invités à célébrer, ce jour-là, leur messe pour les intentions de la Ligue. »

Plus stupéfiant encore que ce programme de la *Catholic League* est celui de l'association des ministres anglicans qui en font partie. Elle est intitulée (en latin) : *Sodalitas Pretiosissimi Sanguinis D. N. J. C., sub patrocinio Sancti Caroli Borromaeorum*. « La société se propose : 1° de promouvoir le plus haut idéal de vie sacerdotale dans la sainteté, la discipline et l'esprit de progrès ; 2° de promouvoir les buts de la *Catholic League*. Ses règles sont : garder le cé-

(1) Un ministre anglican, ici comme plus loin.

libat, réciter chaque jour l'office divin du Bréviaire latin, offrir l'intention de Tierce pour les membres et les fins de la société; renouveler, chaque matin, l'offrande de l'Apostolat de la prière; célébrer, une fois par mois, la messe aux intentions de la société et de la Ligue, autant que possible le premier vendredi du mois; quand la rubrique le permettra, célébrer la messe votive du Sacré Cœur; enfin, faire une retraite annuelle d'au moins trois jours pleins. »

A ce programme sacerdotal, déjà bien remarquable pour des anglicans, s'ajoutent les recommandations suivantes :

« Faire seul ou avec d'autres la retraite du mois; dans le cérémonial, se conformer autant que possible avec soin et exactitude aux prescriptions romaines; soumettre un règlement de vie à un directeur, continuer l'étude systématique de la théologie dogmatique, morale, ascétique... » Une page annexe donne en latin les Commémoraisons du Précieux Sang et de saint Charles Borromée : antienne, verset, répons et oraison du Bréviaire romain.

Encore une fois, car il faut le répéter, il ne s'agit pas là d'associations catholiques, mais de sociétés anglicanes. Dans le répertoire annuel de Mowbray, *Churchman's Year Book*, elles figurent à côté de sociétés comme la *Protestant Reformation Society*, qui se propose « d'envoyer des missionnaires pour l'œuvre évangélique auprès des catholiques romains. »

A côté aussi des *Modern Churchmen*. Le congrès de ces modernistes, en fin d'été 1921, a dû troubler les échos de Girton College à Cambridge.

Sans doute le Rev. Rashdall, doyen de Carlisle, y professa encore sa foi « au Christ homme et Dieu, comme l'affirme le *Credo* catholique ». Mais d'autres protestèrent contre le symbole de Nicée : le Rev. Foulkes Jackson refuse de le proposer à l'adhésion de tous ceux que l'Église d'Angleterre admettrait dans sa communion. Le Rev. Bethune-Baker, le grand admirateur de Nestorius, professeur de théologie à Cambridge, est convaincu que le Sauveur ne s'est jamais regardé comme Dieu. — « Fils de Dieu, au sens moral, » appuyait le principal de Ripon College à Oxford. — « Juif palestinien, digne d'un profond respect », osait bien ajouter le Rev. R. Parsons.

Aucune autorité ne pourrait censurer efficacement ces incartades de dignitaires importants de l'Église établie. Les jeunes théologiens

serbes entendront-ils leurs leçons ? Le *Guardian* ou l'*English Churchman* s'inquiétaient. Et sans doute aussi, les ardents de la *Catholic League*. Croient-ils que « l'Église indivisée des sept premiers conciles » n'eût pas excommunié ces « hérétiques » ? Mais elle les a excommuniés... : Arius, Nestorius... Si les dogmes de Nicée ou d'Ephèse sont remis en question, où peut être l'orthodoxie ? Ainsi le monde anglican reste imprégné des plus violentes oppositions sur les matières essentielles de la foi.

Nous reviendrons sur l'effort doctrinal de la *Catholic League*.

Une pensée cependant domine toutes les autres. Quels sont les desseins du bon Dieu, quant à un mouvement extra-catholique il ménage des chefs animés de désirs si catholiques ? Dans une conviction sérieuse, ces hommes demandent au Cœur de Notre-Seigneur de réaliser son grand souhait de la dernière Cène : *que tous soient un, qu'ils soient consommés dans l'unité !* A ceux qui demandent le pain, notre Père ne donnera pas un scorpion.

Quels miracles Dieu prépare-t-il donc ? Quelles manifestations de l'unité catholique, sous l'autorité du successeur de Pierre ? Des temps, peut-être très proches, nous l'apprendront.

Les hommes peuvent se proposer d'assembler un concile, qui se dirait œcuménique, sans être approuvé par Rome. Dieu dispose autre chose. Trouvera-t-il les instruments pour ses desseins ? Les anglicans que nous avons cités, le patriarche Tykhon, désireux du martyre, ne sont point des âmes banales. Se rapprochant les uns des autres, n'arriveront-ils pas à la médiane, qui mène au successeur de Pierre ? Ils rencontreront des opposants, ceux qu'animerait encore l'esprit d'un Cyrille Loukaris, ou d'un Laud. Ils marchent eux-mêmes par les voies qui sauvaient naguère le fellow de Magdalen College, William Palmer et le puissant penseur russe, Vladimir Soloviev, et le Bishop américain de Delaware, le Rev. Kinsman.

Leur effort, loin d'inquiéter l'Église catholique, lui inspire une confiance joyeuse. Car il révèle une pleine sincérité de cœur, il manifeste un renouveau de générosité chrétienne, un effort vers l'imitation parfaite du Sauveur Jésus.

Dieu, qui suscite ces désirs, ne les laisse pas se perdre.

La dévotion au Sacré Cœur, florissant enfin dans ces milieux an-

glicans et pénétrant par eux dans les Églises orthodoxes, garantit l'achèvement des œuvres divines. La miséricorde divine les présageait, lorsque Léon XIII ordonnait au début de ce siècle la consécration du genre humain au Sacré Cœur. Laissons le choix de l'heure à l'amour divin.

Ces séparés, à désirs catholiques, comprendront bientôt deux points, qui importent à leur salut et à celui de leurs frères. 1° Les jugements de l'Église catholique sur leur situation ne s'inspirent ni de politique, ni d'intérêts humains, mais du souci de vérité intégrale, de l'obligation de promulguer la foi tout entière sans lui laisser subir d'amoindrissement. 2° La propagande catholique, dont ils s'offensent souvent, ne procède ni de fanatisme sot ni d'ambition papiste, mais du devoir d'enseigner à toutes les nations *tout ce que Notre-Seigneur a mandé au collège des Douze*.

Ces Douze, et leurs successeurs, et Pierre leur « coryphée », leur pasteur suprême chargé de les confirmer, tous tombent dans les défaillances de fautes humaines, soit. Mais l'Esprit-Saint préserve d'erreur leur enseignement officiel.

Le Christ, vivant en tout son corps mystique, exerce les fonctions diverses par chacun de ses membres. En Pierre et en ses successeurs, il accomplit sa fonction inaliénable de chef, de tête, de promulgateur infailible des intimes pensées du Père.

Ici la prière monte spontanément du cœur aux lèvres :

« Soyez le roi, Seigneur, de ceux que des opinions erronées ont déçus, de ceux que la division des cœurs a séparés. Ramenez-les au port de la vérité et à l'unité de la foi, afin que bientôt il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. »

Pour les catholiques, quels devoirs s'imposent de prière et d'action, comme les y invite le successeur de Pierre ! Quelles raisons de générosité au service de Dieu ! Quels espoirs aussi et quels puissants motifs de reconnaissance et de confiance ! Achetées par tant de larmes et de sang depuis le calvaire, les surabondantes miséricordes divines préparent à nos temps de nouvelles et merveilleuses manifestations.

Adveniat Regnum Tuum ! Ut sint unum !

TROISIÈME PARTIE

DEPUIS LA CONFÉRENCE ANGLICANE DE LAMBETH (juillet 1920).

CHAPITRE PREMIER

Confiance en la Providence

Les deux parties précédentes ont résumé l'histoire des négociations anglo-orthodoxes jusqu'en 1920. Le zèle des organisateurs et l'appui des hommes politiques semblaient promettre à l'effort anglais un succès prochain dans le monde hellénique. Le monde slave justifiait moins d'espérances, du moins tant que le bolchevisme arrêterait les pourparlers entre Cantorbéry et Moscou.

Brusquement, la question grecque changea d'aspect. La chute de M. Venizelos dévota les *leaders* de l'intercommunion. Ils durent se reprendre à de nouveaux projets.

Avant de décrire ces deux phases, avant de signaler ensuite les progrès de l'action anglicane parmi les Serbes de Yougoslavie, et par eux, rappelons que nous omettons délibérément tout point de vue politique. Il faut ici regarder et parler uniquement en chrétien. L'esprit de foi a confiance dans les desseins miséricordieux du Sauveur pour les âmes.

Les aspirations des « séparés » vers l'unité, vers une Église supranationale sont conformes à la foi catholique. Si elles s'égarèrent par de fausses voies, dans leurs efforts de réalisation, il est légitime d'espérer, avec une ferme confiance, que la grâce divine ramènera vers le but — malgré leurs détours — ceux qui veulent loyalement chercher d'abord le Règne de Dieu et son Royaume, le *Regnum Dei*.

C'est beaucoup déjà que des enfants, éloignés de la maison paternelle et longtemps isolés, veuillent se lever enfin. Ils se sont mis en marche : *Ibo ad Patrem*, j'irai vers le Père. La prière leur vaudra de se rappeler et de comprendre, en son sens profond, la parole de saint Cyprien : « Nul ne peut avoir Dieu pour Père, s'il n'a l'Église pour Mère ».

Au milieu de leur route, d'en haut, il les attend. Et la Mère Église aussi. Elle épie leur retour, en priant. Son regard discernera l'occasion propice pour courir à leur rencontre et les étendre sur son cœur. Elle leur rendra, au foyer de la famille chrétienne, leur place longtemps déserte mais toujours réservée (1).

Des anglicans et des orthodoxes nous exprimaient, dès 1920, leur joie et leurs remerciements pour l'intérêt et pour la prière que nous provoquions à leur égard. Ils souhaitaient que les catholiques, informés ainsi avec exactitude, voulussent aider de leurs prières l'effort de leurs frères séparés vers une vérité plus pleine.

La charité chrétienne, le véritable esprit *catholique* nous fait un devoir de cette prière universaliste. Léon XIII l'imposait à tous par la consécration du genre humain au Sacré-Cœur. Après lui, Pie X prescrivait de renouveler chaque année cette formule, où l'Église présente à l'amour du Sauveur, à côté de ses propres enfants fidèles ou coupables, l'immense multitude de ceux qui ne connaissent point encore l'unité de la foi et de l'amour fraternel.

Or, voici que le secrétaire de la *Catholic League* des anglicans, M. Fynes-Clinton — déjà présenté au lecteur — écrit qu'il mène campagne pour répandre cette formule pontificale de consécration au Sacré Cœur. « Si les enfants demandent du pain, leur père leur donnera-t-il une vipère ? » Si les séparés redisent au Cœur de Jésus son propre souhait de l'unité, le Sauveur refusera-t-il d'exaucer cette prière faite en son nom, sa propre prière, sa suprême prière sacerdotale de la Cène : *ut omnes unum sint* ?

Sans discerner encore les voies divines, sans escompter une conclusion immédiate ou toute prochaine, sans optimisme imprudent,

(1) *Memores eminentioris partis quam tenuerunt in tua Ecclesia, écrit saint Benoît XV dans la prière qui demande le retour des Orientaux.* « Nous nous rappelons la part plus éminente qu'ils occupèrent en votre Église ».

il faut, au cœur de tous, aviver le désir pour réchauffer la prière. Supposons même — ce qui n'est pas exact — que toutes les tentatives de coalition parmi les séparés négligent ou même combattent l'idée d'un retour vers le centre romain de l'unité catholique. La prière ne se lasserait point pour autant. Elle ne se déconcerterait pas, elle redouble plutôt, elle espère contre toute prévision humaine.

Car elle croit. Son modèle, le Christ à l'agonie, intensifiait alors sa supplication : *prolixius orabat*. Et il était exaucé, en sa piété : *Exauditus est pro sua reverentia*.

Le 4 décembre 1942, Pie X, continuant Léon XIII, exprimait ses souhaits dans un document autographe. « Que les prêtres, les religieux et chacun des fidèles s'unissent tous ensemble pour assaillir la divine miséricorde en toutes leurs prières, afin d'obtenir que tous les dissidents, séparés de l'Église catholique, reviennent à l'unité de la foi, grâce à la divine Eucharistie ». Après Pie X, Sa Sainteté le Pape Benoît XV insiste pour que la prière catholique s'inspire de cette intention. Il encourage la diffusion d'une octave solennelle de prières, qui se renouvellera chaque année entre la fête de la chaire de saint Pierre à Rome et celle de la conversion de saint Paul, du 18 au 23 janvier. Cette pratique naquit en dehors de l'Église catholique. Elle est due à ce groupe d'épiscopaux américains que la revue *The Lamp* groupait en ferventes associations de piété.

Le directeur, un ascète connu sous le nom de P. Francis Paul, inspirait le désir de l'unité à ses lecteurs et, plus encore, aux deux communautés franciscaines d'hommes et de femmes, qu'il avait fondées. La plupart le suivirent dans l'Église Catholique, pendant les années qui précédèrent la guerre. Comme le monastère anglican des Bénédictins de Caldey, la famille religieuse de *La Lampe* fut autorisée par Pie X à continuer le même genre de vie. Le P. Francis Paul restait gardien, tout en suivant les cours de théologie catholique pour se préparer à la réception d'un sacerdoce valide. La neuvaine, qui les avait sauvés, commença dès lors à se répandre dans l'Église catholique. Le 23 février 1946, Benoît XV enrichissait d'indulgences cette pratique. Depuis lors, il l'a souvent recommandée aux évêques et aux fidèles. Certains sanctuaires de Rome la célèbrent avec solennité, en même temps que les épiscopaux d'Amérique et d'Angleterre. Elle commence à pénétrer parmi quelques groupes orthodoxes.

Le 15 avril 1916, Benoît XV publiait sa belle prière « pour les peuples chrétiens d'Orient ». Elle demande d'abord « qu'avec nous ils se pénètrent des enseignements de leurs saints Docteurs, qui furent aussi nos Pères dans la foi ». Puis, humblement, elle ajoute : « Préservez-nous de toute maladie qui les éloignerait de nous » (1).

Et Sa Sainteté Pie XI, dès le 22 mars 1922, dix jours seulement après son couronnement, faisait insérer dans les Litanies des Saints, une invocation nouvelle : Pour le retour de tous les égarés vers l'unité de l'Eglise, nous vous supplions, exaucez-nous !

Quelle sera la réponse divine à cette ardeur continue et croissante des prières ? Leur feu est allumé par l'Esprit-Saint. A sa flamme, elles depuis la Pentecôte, les âmes se fusionnent et s'unifient, elles célèbrent ensemble la gloire de Dieu. Persévérance dans la prière en unité d'esprit — *unanimité* — avec Marie, et bientôt docilité des hommes de toute langue à recueillir l'enseignement de Pierre et à s'y conformer. *Veni, Sancte Spiritus !*

(1) Voyez en appendice le texte complet et la belle prière de Léon XIII pour l'Angleterre.

CHAPITRE II

La conférence anglicane de Lambeth en 1920 et l'avenir grec

La Conférence anglicane de Lambeth (juillet-août 1920) devait marquer un progrès considérable dans le sens du rapprochement anglo-grec. Les délégués du patriarcat de Constantinople représentaient officiellement la première des Eglises autonomes (ou auto-céphales) de l'Orient séparé. Depuis le concile de Florence, depuis quatre siècles et demi, c'est peut-être la démarche la plus considérable que cet Orient ait osé tenter pour marquer son désir d'entente avec des Occidentaux.

Sans doute, ces délégués n'avaient mission de rien conclure, ni même de rien proposer officiellement. Ils venaient en témoins : témoin que l'épiscopat anglican pourrait interroger, et qui poseraient eux-mêmes leurs questions.

Les négociations officielles allèrent très loin, si loin que la désignation du futur patriarche de Constantinople fut agréée à Londres.

Le siège était vacant, depuis que la dé faite turque avait amené la déposition de Germanos V (24 octobre 1918) et son abdication après six ans de règne. L'archevêque de Brousse gérait, depuis lors, les affaires courantes avec le titre de *locum tenens*.

Ce suppléant pourrait donc enfin céder aux instances des laïques de Constantinople. Après cette vacance de deux ans, il convoquerait l'Assemblée électorale.

Le candidat, l'élu se passerait de l'humiliante investiture du sultan (1). Il n'aurait plus à implorer discrètement la faveur de l'am-

(1) Ces lignes étaient imprimées et publiées depuis quatorze mois, quand les faits, malgré les incidents que rappelle notre texte, vinrent leur donner un essai de réalisation en décembre 1921.

Le patriarche panhellénique annoncerait l'arrivée imminente d'un souverain qui ne serait plus seulement un roi exilé dans une capitale de province, un roi d'Athènes (comme nos pères disaient un roi de Bourges ou un roi de Navarre), mais « l'empereur » : l'empereur dans la cité impériale, l'empereur à Constantinople, le successeur donc des empereurs chrétiens depuis Constantin, l'empereur dans la ville que les Slaves modernes continuent à vénérer, comme leurs ancêtres barbares, sous le nom de Tsargrad (ville du tsar), l'unique empereur de l'unique empire.

Ainsi le monde hellénique entrevoyait un avenir de succès et de triomphes prodigieux. La « seconde Rome » allait renaitre, Rome impériale et pontificale, Rome des Justinien et des Héraclius, Rome de Photius et de Michel Cérulaire, Rome d'Orient soustraite à toute autorité de la première Rome, mais prête à revendiquer une primauté réelle sur l'ensemble du monde orthodoxe.

Le jeune roi Alexandre devait être, après quatre siècles et demi, le premier empereur couronné à Sainte-Sophie.

Hélas ! Vanité des projets humains ! Trois mois après la Conférence de Lambeth, Alexandre succombait brusquement. Accident dramatique, étrange, humiliant, ces morsures d'un singe ! Tous les beaux espoirs, si proches hier de leur réalisation, furent soudain ensevelis avec lui. La Providence, une fois de plus, déjouait les profonds calculs des politiques.

Ces faits sont présents à tous les esprits (1). Lassé par les guerres de conquête et de magnificence, vaguement troublé aussi par une crainte superstitieuse devant la mort étrange du jeune prince qui sanctionnait par son propre règne le détronement de son père, le peuple grec prêta l'oreille aux suggestions des nombreux germanisants, et des antivenizelistes, plus nombreux encore.

Le dictateur dominait depuis bien longtemps ce peuple mobile, toujours en quête de nouveautés. N'avait-il pas achevé sa tâche, puisque le traité de Sévres payait largement les collaborations tardives de la Grèce ? Ses partisans eux-mêmes discernaient mal, ou redoutaient peut-être, l'importance des desseins politiques et reli-

(1) M. Jalabert les a présentés en une claire et brillante synthèse dans les *Études* du 5-20 juin 1921.

bassadeur de Russie et de son auguste maître : il avait l'approbation, l'appui de l'Angleterre.

L'hégémonie slave ne pesait plus sur le monde hellénique. Celle de l'Islam allait céder devant les victoires grecques : l'armée de Venizelos, renforcée par celle de l'Entente, écraserait à coup sûr les « brigands d'Angora ».

Dans l'allégresse de ce triomphe, le nouveau patriarche serait proposé, proclamé, intronisé. Il entrerait à Sainte-Sophie, il y introduirait avec lui le monde hellénique, et, dans la splendeur d'une apothéose byzantine, évoquant tous les souvenirs du passé, appelant un avenir comme infini pour l'hellénisme, dressé sur l'ambon d'où ses prédécesseurs, Grégoire de Nazianze peut-être et sûrement Jean Chrysostome, haranguaient leur peuple, l'élu de ce peuple vainqueur, l'élu de Dieu convoquerait à la paix, à l'union toutes les fractions du monde orthodoxe. Par delà ses ouailles de Grèce, par delà les rivaux slaves affaiblis tous par l'effondrement russe, il porterait son regard jusqu'au lointain Occident, jusqu'aux îles du Nord où le soleil, si beau en Crète et en Attique, reste toujours voilé de brume : il révélerait aux Hellènes que, sous le brouillard des mots différents, la foi anglaise ressemblait à la foi grecque, autant que le goût des deux races pour les aventures et les profits de la mer.

Ainsi serait amorcée la participation des Anglais au concile universel que le « patriarche œcuménique » convoquerait à Sainte-Sophie.

Ce restaurateur de l'unité religieuse était désigné, Mgr Meletios Metaxakis (1). Naguère métropolitain de Chypre, puis métropolitain d'Athènes après le départ du roi Constantin, il réaliserait d'emblée par son élection la fusion religieuse de l'hellénisme. Grec de Crète, primat de l'Hellade, il signifierait par son entrée au Phanar la libération de toute la race.

Cette fois encore, comme si souvent en Orient, un affranchissement religieux symboliserait et préparerait une indépendance politique.

(1) Élu, de fait, au début de décembre 1921. Élu par une faction, disent ses puissants adversaires, élu malgré les canons. Élu à Constantinople, mais excommunié à Salonique par ses anciens suffragants. Nous reparlerons plus loin de ces faits, qui sont d'aujourd'hui et dont l'issue reste encore incertaine.

gieux qu'il lui fallait encore tenir cachés. Qui sait ? Venizelos lui-même ne souhaitait-il pas, au moins à demi, que le roi d'avant-hier essayât à nouveau sa bonne fortune ? Quels qu'aient été les mystérieux dessous de cette politique, les élections de novembre 1920 offensèrent les anciens amis et protecteurs de la Grèce. Elles suspendirent les imminentes réalisations d'un accord politico-religieux entre l'Angleterre et la Grèce.

Le projet dilfééré reste cher pourtant à cette élite de grands Anglais, qui, sous n'importe quel Premier, conservent une influence prépondérante sur la politique de l'Empire britannique.

Venizelos était tombé. Sa chute entraîna celle du métropolitain d'Athènes.

Dans l'Orient, séparé du Saint-Siège, la subordination du spirituel au temporel est telle que la démission d'un président du Conseil provoque souvent la déposition des plus hauts dignitaires ecclésiastiques. Les deux Crétois, Venizelos et Meletios, succombèrent ensemble.

Quelques semaines plus tôt, ils prévoyaient, ils fixaient à cette même époque leur départ commun, un départ triomphal pour Constantinople. Dérision ! Au lendemain de ces élections qui, pensait-on naguère, achemineraient le royaume grec vers sa capitale définitive, tous deux quittaient Athènes, mais en bannis, en excommuniés.

Au lieu d'être promu au patriarcat, Meletios était déchu de son siège, expulsé, soumis à la surveillance. S'il s'obstinait à rester, la captivité l'attendait. A sa place, revenait le prélat que, trois ans plus tôt, il avait chassé d'Athènes et incarcéré pour le remplacer, Mgr Théodilos. C'était celui-là même qui avait organisé, en décembre 1916, la dramatique excommunication de Venizelos l'ententiste et sa lapidation en effigie devant une foule immense.

La situation devenait d'autant plus embarrassante pour les leaders anglicans, qu'ils s'étaient davantage solidarisés avec le vaincu de cette lutte politico-spirituelle. Le 16 juillet 1920, en effet, le métropolitain Meletios avait encore écrit une lettre publique au directeur du *Christian East*.

Ayant lu avec le plus grand intérêt les deux numéros de votre revue, je veux vous exprimer, et par vous, aux deux troupes des Églises anglicanes et orthodoxes, mon opinion sur la question de l'union des Églises.

Regardant dans le passé et l'avenir les relations entre les deux Églises, je puis dire qu'un des événements les plus importants du siècle qui commence, c'est précisément l'œuvre de l'union des deux Églises, la Sainte Anglicane (1) et l'Orthodoxe Grecque. Nous pouvons nous féliciter que cette question surgisse de nos jours d'une manière plus vive. Espérons que, de nos jours aussi, elle pourra aboutir à un heureux résultat. J'espère que, par l'aide des théologiens anglicans et grecs, la question de l'union progressera beaucoup... Que Dieu nous aide à atteindre ce grand résultat de l'unité.

(1) Expression d'autant plus notable, que ce mot de *saint* manque dans le texte anglican du symbole de Nicée. En juillet 1920, une des Commissions de Lambeth, celle qui élaborait l'union avec les Églises épiscopaliennes, demanda précisément que le mot fût rétabli, tel qu'il se trouve dans le symbole de toute la chrétienté.